

Séance publique du 2 mai 2016

**Auguste Bartholdi (1834-1904)
ou la persévérance récompensée**

**par Michèle PALLIER
Conférencière invitée**

MOTS-CLÉS

Bartholdi (Auguste) 1834-1904 - Colmar - Général Rapp (1773-1821) - Egypte - Lion de Belfort - Statue de la Liberté.

RÉSUMÉ

Si, à juste titre, Auguste Bartholdi doit sa célébrité internationale à ses deux œuvres majeures, *La Liberté éclairant le monde*, New-York, et *le Lion de Belfort*, ces réalisations ne doivent pas faire oublier la personnalité si originale de leur auteur, qui lui fait occuper une place particulière parmi les sculpteurs du XIX^e siècle.

Né à Colmar d'une famille protestante originaire de la Hesse, artiste aux multiples talents, sculpteur, architecte, peintre, dessinateur, aquarelliste, remarquable photographe, auteur de 35 monuments de par le monde, c'est un grand voyageur très attiré par l'Orient qui nourrira son imagination. Il concevra des ouvrages d'art monumentaux en Egypte, aux Etats-Unis et même en France, qui, à sa grande déception, ne verront pas le jour. Mais les colossales proportions de l'inauguration de *la Statue de la Liberté*, qui compte au nombre des prouesses technologiques du XIX^e siècle, lui feront oublier ses échecs.

Les sept monuments qui ornent Colmar et le musée ouvert dans sa maison natale honorent sa mémoire.

“Statuomanie” : Ce mot que l'on retrouve sous la plume de l'historien Maurice Agulhon, mais qu'il se défend d'avoir inventé, décrit la vogue qui, depuis la Révolution de Juillet, mais surtout entre 1870 et 1914, entraîna l'installation de sculptures dans tous les lieux inimaginables. “*En dehors des statues aux hommes illustres, cette sculpture proliférante comprenait des ensembles dédiés à des idées, à des événements, à des groupes d'hommes, ainsi que des œuvres purement décoratives. Paris fut le lieu d'un phénomène qui touchait aussi les autres villes françaises, et du reste tous les pays d'Occident*”⁽¹⁾, lit-on sous la plume de June Hargrove, dans les “Lieux de Mémoire”, parus sous la direction de Pierre Nora.

L'origine de cet âge d'or de la statuaire, au carrefour de l'urbanisme, de la politique et de l'art relève :

- de la richesse générale croissante des villes dotées d'un budget plus large qui leur permet de passer des commandes publiques, et de celle des citoyens, qui n'hésitent pas à répondre favorablement aux souscriptions ;

- de la transformation haussmannienne de l'urbanisme, qui crée des places, des jardins publics et des espaces de circulation, propices à cette statuaire démesurée de la Troisième République ;
- du progrès technique, de la diffusion de nouveaux produits (ciments et chaux), de nouveaux matériaux, comme les structures métalliques, dont on voit l'application dans les grandes expositions universelles, de nouveaux procédés, comme les progrès dans la fonte du bronze, et d'une nouvelle conception du métier d'architecte qui va connaître un essor professionnel remarquable, avec une réforme de l'enseignement des beaux-arts.

Auguste Bartholdi s'inscrit dans cette génération de statuaires qui, de David d'Angers et Pradier à Rodin et Camille Claudel, vont signer des chefs-d'œuvre, mais s'il n'a pas la réputation artistique qui reste attachée à leur nom, il les égale en célébrité par son goût du monumental qui s'harmonise avec le siècle du triomphe de la liberté.

“Deux monuments extraordinaires, “La Liberté éclairant le monde”, inaugurée à New York en 1886 et “le Lion de Belfort”, achevé en 1880, auront suffi, en dépit des flexuosités du goût, des caprices de la renommée, voire de la suprématie de leur propre notoriété, à pérenniser le nom de leur concepteur”⁽²⁾, mais peut-être aussi à laisser dans l'ombre sa vie et pourtant, quelle vie que celle d'Auguste Bartholdi, une vie rare, qu'*a posteriori*, on lit à la lumière d'une œuvre universelle : artiste visionnaire, grand voyageur, aux multiples talents, bon photographe, aquarelliste, merveilleux dessinateur, familier des personnalités artistiques du Second Empire, puis de la Troisième République, il a parcouru l'Italie, l'Égypte, l'Éthiopie, les États-Unis, dont il a rencontré deux Présidents, Grant et Cleveland, qui a assisté à l'inauguration de la Statue. Habile communicant, d'une ténacité sans faille pour faire aboutir un projet, mais attentif à son image, en quête de reconnaissance, c'est aussi un homme secret, *“qui aimait cacher le lieu où il se trouvait, peignait sous des pseudonymes,*⁽³⁾ *cacha les détails de son mariage, et qui en choisissant la sculpture épique, a fait un drôle de choix.”*

Les origines

Auguste Bartholdi naît le 2 août 1834, à Colmar, dans le bel hôtel du XVI^e siècle, deux étages autour d'une cour⁽⁴⁾, qui, derrière une lourde porte cochère, se trouve au centre des petites rues pavées de la ville. Il descend d'une vieille famille protestante de Rhénanie allemande, très engagée dans les instances de l'Église réformée (de la Confession d'Augsbourg en Alsace), comptant nombre de pasteurs ou, tout au moins, membres du Consistoire. Son nom d'origine est “Berthold”, latinisé en “i” et même quelque fois “y”, par celui de ses ancêtres, Jean-Georges, qui, le premier, au XVIII^e siècle, franchit la frontière alsacienne. Son attachement à l'Alsace ne faiblira jamais, même quand, au moment de l'annexion, il choisira la France. N'affirmera-t-il pas : *“Je suis plus alsacien que sculpteur”*.

Son père, Jean-Charles, qui jouit d'un riche patrimoine immobilier et foncier, constitué au fil des ans par une saine gestion, occupe le poste convoité de conseiller à la Préfecture du Haut-Rhin, ces conseillers qui seront nommés par le gouvernement parmi les notables locaux, jusqu'en 1865.

Il épouse le 3 décembre 1829, à l'âge de 38 ans, Charlotte Beysser, née en 1801 et fille de Simon Beysser, négociant et ancien maire de Ribeauvillé, qui, lui aussi jouit d'une solide fortune.

Charlotte passe pour être la plus belle fille d'Alsace. Elle a reçu une éducation parfaitement bilingue, en allemand et en français, elle est intelligente, musicienne, a une jolie plume, et le sens des affaires. Si bien qu'après la mort prématurée de son mari, le 16 août 1836, alors qu'elle se retrouve seule avec ses deux fils, Jean-Charles, blond aux yeux bleus, né en 1830, et Auguste, brun aux yeux noirs, né en 1834, elle saura administrer avec compétence sa fortune, ce qui épargnera à Auguste tout souci financier (Jean-Charles aura, lui, un destin tragique). Il pourra voyager, se consacrer entièrement à son œuvre, sans trop se préoccuper des commandes privées ou publiques. Mais cette indépendance professionnelle aura un prix : toute sa vie, il restera dépendant, autant financièrement qu'affectivement, de la personnalité possessive de sa mère, à qui il écrit quasiment tous les jours jusqu'à sa mort, en 1891. Cela ne sera pas non plus sans conséquence sur sa vie privée : s'il se marie si tard, à 40 ans passés, c'est que sa mère ou bien, pour forcer le sort, envoie des faire-part alors qu'il n'a fait aucune demande en mariage, ou manifeste sa réprobation sur une alliance possible. Mais quant à sa vocation artistique, elle ne la contrariera jamais et même la favorisera.

Les centaines de lettres qu'Auguste Bartholdi adressent à sa mère-confidente constituent une véritable autobiographie de l'artiste, relation de ses voyages, de ses amis, de ses campagnes de lever de fonds, de ses doutes, mais aussi de son attachement pour elle, qu'il ne faut pas minorer. Le moment le plus dur pour lui, ce sera sûrement de devoir la laisser seule et malade, à 85 ans, à Colmar, où il va la voir à la veille de son départ aux Etats-Unis, pour dévoiler la Statue de la Liberté.

Les années d'apprentissage

Seule à supporter le fardeau de l'éducation de ses fils, Charlotte est décidée à tout sacrifier à leur formation. Elle les inscrit d'abord à la toute nouvelle école primaire ouverte à Colmar conformément à la loi Guizot de 1833, où, déjà, se révèle leur don pour le dessin. Mais elle doute que tous les espoirs qu'elle a mis en ses fils puissent se réaliser dans cette petite ville de Colmar (19 000 habitants) et réfléchit à la proposition d'un oncle de Jean-Charles, président de la Compagnie royale d'Assurances Générales et du Consistoire Luthérien de Paris, ce qui est important pour Charlotte, attachée à son identité religieuse. Ce sera moins important pour Auguste qui, dès sa confirmation célébrée, considérera qu'il en a fini avec la pratique religieuse.

“Si mes fils pouvaient étudier à Colmar, je m’y plaindrais plus qu’à Paris, vu que nos affaires d’intérêt auraient tant besoin de ma présence, mais l’instruction et le développement de mes fils passent avant tout. Il n’y a pas de sacrifice que je ne ferais pour eux”⁽⁵⁾, note-t-elle dans son petit carnet relié de cuir noir. Et elle ne négligera rien, ni les voyages, à Londres, en Espagne, en France, où ils visitent Nîmes, Montpellier, les châteaux de la Loire, ni les concerts, ni les cours de musique et de dessin.

En 1843, elle franchit le pas et s'installe à Paris, rue d'Enfer, dans le quartier de Montparnasse, sans rompre avec Colmar, où ils reviendront passer l'été, rue des Marchands ou dans leur maison de campagne au bord de la Lauch.

La rue d'Enfer, c'est prémonitoire, puisqu'elle se trouve près de la Place Denfert-Rochereau, où sera érigée une réplique du "*Lion de Belfort*". Il faut admirer la facilité avec laquelle Charlotte s'installe à Paris, dans ce quartier habité par des sculpteurs, des musiciens et des écrivains, et siège de nombreuses institutions réputées. Auguste Bartholdi, d'ailleurs, jusqu'à sa mort, ne quittera pas ce quartier du Luxembourg, habitant rue Vavin, puis rue d'Assas.

Sur les conseils, sans doute, de son oncle, elle inscrit ses fils dans le plus prestigieux Lycée, Louis-le-Grand, en externes libres, ce qui leur laisse une certaine liberté. A sa grande déception, ce sont des élèves très médiocres, peu assidus et plus forts en dessin qu'en mathématiques et en latin. Contre toute attente, ils obtiennent, l'un et l'autre, le baccalauréat et Charles commence des études de droit. Mais, au désespoir de sa famille, sa thèse soutenue, il va mener une vie chaotique et dissolue qui va l'amener dans une clinique psychiatrique de Vanves, où il mourra en 1885, avec des dettes, qui, longtemps, pèseront lourd sur Auguste et sa mère.

Dès le lycée, Auguste fréquente " l'atelier" *spiritualiste* d'Ary Scheffer (1795-1858), rue Chaptal, aujourd'hui Musée de la Vie romantique, où régnait l'ordre et la discipline.

Tout les rapproche : Né à Dordrecht, protestant, Ary Scheffer (1795-1858) a eu le même itinéraire que Charles et Auguste : il perd son père très jeune et sa mère, une femme de caractère, vient s'installer à Paris et l'inscrit dans l'atelier du peintre néo-classique, Pierre-Narcisse Guérin. Il est très intelligent, très beau, parle plusieurs langues, et son atelier où l'on rencontre George Sand, Chopin, Liszt, Delacroix, Géricault, Tourgeniev, Renan, a tout pour plaire à Charlotte, très mondaine, qui continuant à entretenir ses relations à Colmar, cherche à se constituer un réseau social à Paris. Scheffer qui a peint plusieurs portraits de La Fayette, fera aussi, à sa demande son portrait.

C'est lui qui va déceler le don d'Auguste pour la sculpture et son atelier sera le lieu de ses premières œuvres, des bas-reliefs d'inspiration religieuse, le *Jour du Seigneur*, *Francesca de Rimini* et la belle statue d'*Agnès de Hergenheim*, fondatrice au XVI^e siècle du couvent d'Unterlinden, où se trouve le retable d'Issenheim de Grünewald. Un bronze aussi, *le Bon Samaritain*, un des seuls petits formats qu'il fera, et qu'il exposera sans succès au Salon de 1853. On pense aussi qu'il dessine à cette époque l'esquisse de la statue du *Général Rapp*, ouvrant la voie à une statuaire de plus en plus monumentale. A 19 ans, un avenir prometteur s'ouvre devant lui.

Cette formation fut-elle complétée par les leçons des sculpteurs Antoine Etex, sculpteur de l'Arc de Triomphe, et Jean-François Soitoux, élève de David d'Angers, des architectes Henri Labrousse et Eugène Viollet le Duc ? Certains l'avancent, mais il n'y a aucune certitude à ce sujet.

Toujours est-il que le jeune sculpteur, s'installe avec sa mère, dans une maison qu'elle a fait construire 38- 40 rue Vavin, où il va vivre pendant près de quarante ans et où il va produire la majorité de ses œuvres. Cette maison est conçue pour lui : deux entrées, une privée, une pour les clients, un grand atelier avec une mezzanine. C'est là qu'il va gagner sa première commande, destinée à Colmar, *le Général Rapp*, héros colmarien des guerres d'Empire, grâce, d'une part à l'entregent de Charlotte, qui cultive ses amitiés à Colmar, et d'autre part, au réseau de notabilités

qu'Auguste, tout républicain qu'il sera plus tard, commence à se constituer à Paris dans l'entourage de Napoléon III, en particulier avec le comte de Nieuwerkerke (1811-1892), surintendant des Beaux-Arts, lui-même sculpteur, qui a l'oreille de l'Empereur pour animer sa politique culturelle.

Événement majeur pour Charlotte, qui marquera d'une pierre blanche la date du 6 mars 1854, jour où "*Auguste a commencé la grande œuvre de la statue Rapp*", sur une enclume qu'il s'est fait mettre dans l'atelier. Terminée, la tête du Général Rapp, qui a 3,72m de hauteur, devait percer le plafond.

Le Général Rapp sera le premier des dix monuments qui orneront Colmar et lui vaudront le titre de sculpteur de l'Alsace, et surtout, d'après le critique d'art Philippe Burty, il "*fait partie de ces premières statues des hommes illustres de la France d'une telle expressivité*" (6). Il ne demandera jamais d'honoraires à la ville et, encore mieux, Madame Bartholdi, pour le *Général Rapp*, comme pour, en 1864, le monument à *l'amiral Bruat*, complètera ce que la souscription et les dons de Napoléon III et du prince Napoléon n'auront pas suffi à financer.

1855, c'est la date de la première Exposition universelle qui se tient au Palais de l'Industrie, sur les Champs-Élysées. Grâce à une démarche habile auprès du comte de Nieuwerkerke, pour compenser le refus d'un bas-relief polychrome, *Les Sept Souabes*, Auguste peut exposer la statue du *Général Rapp* devant la porte du Palais, avant qu'ait lieu l'inauguration, qui tarde à venir, à Colmar.

Charlotte convoque la presse, en l'occurrence Auguste Nefftzer (1820-1876), directeur politique du quotidien *la Presse* (journal d'opposition) et futur fondateur du *Temps*, et appartenant à une vieille famille colmarienne voisine des Bartholdi, rue des Marchands. Une ligne qu'il veut bien lui consacrer dans un article sera pour le sculpteur une première reconnaissance.

Voyages initiatiques

Marseille, 8 novembre 1855, 9 heures du matin, le capitaine-lieutenant de vaisseau Guérin appareille *l'Osiris*, paquebot-poste des Messageries Maritimes desservant la ligne de l'Égypte et de la Syrie. A son bord, Ferdinand de Lesseps et Jules Barthélemy Sainte-Hilaire, accompagnés de quatorze autres membres de la Commission Scientifique Internationale chargés par le vice-roi Mohammed Saïd d'étudier les possibilités de canalisation de l'isthme de Suez.

A bord, également, deux jeunes peintres orientalistes, Edouard Imer (1820-1881) (qui a voyagé dans le Latium avec Ernest Hébert et Eugène Castelnau, cousin de Frédéric Bazille), et Narcisse Berchère (1819-1891), ainsi qu'Auguste Bartholdi, 21 ans, sérieux, mince, des cheveux frisés, des yeux noirs perçants et un grand nez, comme il se caricature lui-même. Ils doivent retrouver un autre peintre orientaliste, Léon Belly, (1827-1877), déjà installé au Caire, et surtout le peintre et sculpteur Jean-Léon Gérôme (1824-1904), investi avec Auguste Bartholdi d'une mission précise par Hippolyte Fortoul, ministre de l'Instruction publique : "*MM. A. Bartholdi et Gérôme sont chargés d'une mission gratuite ayant pour objet l'étude des antiquités de l'Égypte, de la Nubie et de la Palestine, ainsi que de la reproduction photographique des principaux monuments et des types humains les plus remarquables de ces différents pays.*"

Le lundi 9 décembre 1855, après avoir pris congé d'Imer, Belly et Berchère, Gérôme, ses deux amis, l'avocat Péronnière et le peintre orientaliste Deshayes, ("*Je pars avec des amis, tous légers d'argent - cela ne vaut pas pour Bartholdi - mais pleins d'entrain*") et Bartholdi, à bord de la dahabieh le *Jaffar Pacha*, mettent à la voile pour Assouan. Au bout de quinze jours, la dahabieh mouille à Kena, où Gérôme, qui s'est laissé pousser la barbe, en profite pour se faire raser la tête. Deux jours plus tard, ils accostent à Louxor, où Bartholdi est impressionné par la démesure du site. Enfin, ils atteignent Assouan, où ils passent huit jours. Quand contempla-t-il le Sphinx de Guizeh ? Beaucoup de précisions à ce sujet font défaut.

Ils seront de retour le 8 mars 1856, ayant mené de concert la chasse (les journées sont longues) et le travail. Bartholdi a donné libre cours à sa passion pour la photographie, qui le passionne depuis toujours (il a pris des cours pendant ses études) : "*pionnier de la photographie de voyage*", il rapporte une centaine de calotypes⁽⁷⁾, procédé pratique déjà utilisé par Maxime du Camp, de magnifiques aquarelles et deux cents dessins. Tout le fascine. Mais le voyage ne s'arrête pas là : fin mars, il décide de partir seul pour le Yémen. Après s'être aventuré dans le protectorat d'Aden, "*un roc affreux*" si l'on en croit Arthur Rimbaud 25 ans plus tard, avoir risqué une incursion mouvementée dans l'imamat de Sana'a, sillonné en boutre le golf d'Aden et abordé les rivages de l'Abyssinie, il rejoindra le Caire fin mai, pour gagner Alexandrie, d'où un navire est près d'appareiller pour Marseille.

Grâce à ce séjour, Bartholdi s'ouvre au monde : son monument à *l'amiral Bruat* (1861-1864), qui lui vaudra d'être décoré de la Légion d'Honneur, et dont Bartholdi donne la description au Maire de Colmar en 1857, peu après son retour d'Egypte, en témoigne : son piédestal s'ordonne autour d'une vasque circulaire divisée en quatre bassins, encadrées par quatre figures allégoriques couchées qui représentent les continents où l'amiral Bruat a œuvré : l'Océanie, l'Afrique, l'Asie et l'Amérique (le Docteur Schweitzer aurait senti naître sa vocation à la vue de l'image de l'Afrique). Plus que par les monuments, il reste habité par les formes colossales des temples et de la statuaire de la vallée du Nil, dont il a rapporté le goût des volumes et du gigantisme. On va retrouver cette forte impression dans le *Lion de Belfort* et la *Statue de la Liberté*.

Autre œuvre dont l'idée vient à Bartholdi pendant son voyage en Egypte : le portrait de *Champollion*. Il propose au maire de Figeac, ville natale de l'égyptologue, en 1866, de réaliser un monument à Champollion gratuitement. Le conseil municipal répond favorablement, soutenu par les instances gouvernementales. Bartholdi se charge de trouver des souscripteurs et le plâtre terminé est exposé dans le Parc égyptien de l'exposition universelle de 1867 au pied de *l'okel (caravansérail turc)*. D'après les critiques, Bartholdi a fait de *Champollion* une figure d'Oedipe. La statue définitive en marbre, présentée au Salon de 1875, sera érigée dans la Cour du Collège de France, la Ville de Figeac n'ayant pas les moyens de l'acheter.

Dans l'enceinte de l'Exposition de 1867, la Compagnie du Canal de Suez présente une maquette donnant l'état d'avancement du chantier. Aussitôt Bartholdi conçoit un *Projet de phare pour Suez*. Reste à trouver le financement. Bartholdi n'obtient qu'en 1869 une audience auprès d'Ismail Pacha, vice-roi d'Egypte, pour le convaincre de délier sa bourse. Après une traversée éprouvante, il retrouve avec

émotion la côte égyptienne. Son entrevue avec Ismaïl Pacha, dont le budget est fortement grevé par les réformes qu'il a engagées, est un échec, dont il attribue une part à Lesseps. Auguste doit ranger son projet dans ses cartons. Il ne devait jamais retourner en Orient.

Parisien et voyageur, Bartholdi n'en reste pas moins viscéralement attaché à sa terre natale et il répond favorablement à la demande de la société Schongauer, du nom du célèbre peintre et graveur colmarien du XV^e siècle, auteur de la sublime *Vierge aux buissons de roses*, qui lui passe commande d'une statue-fontaine du beau Martin. Elle est exposée au Salon de 1861 et fait l'objet de commentaires élogieux de *La Presse* et surtout de Viollet-le-Duc. Une fois de plus, il aura l'élégance d'abandonner ses honoraires.

Les grands projets

Ces commandes fermes - statue de *Vauban*, à Avallon (1866), *d'Arrighi de Casanova*, à Corte (1868) - suppléent heureusement aux aléas des concours, qui sont toujours une épreuve pour lui, quand il n'en est pas le lauréat :

La ville de Bordeaux, en voie d'embellissement, avait organisé un concours pour ériger une fontaine sur l'esplanade des Quinconces. Une trentaine de projets étaient en concurrence. Bartholdi remporte le concours, mais ce n'est pas son projet qui est exécuté, pas davantage, en 1887, le plan de l'embellissement dans son ensemble de l'esplanade. "Mais un artiste ne jette jamais ses brouillons", et cinq ans plus tard, c'est à Lyon, place des Terreaux, que de la fontaine Bartholdi, jailliront des gerbes d'eau.

À Marseille, dont la municipalité veut construire, en 1858, un édifice appelé à couronner l'arrivée des eaux de la Durance au sommet du plateau de Longchamp, les enjeux sont différents. Sollicité par le Maire, M. Rozan, pour présenter un projet, Bartholdi voit dans ce palais, une occasion de reproduire les masses et les volumes qui l'ont tant impressionné le long de la vallée du Nil.

Il présente un premier projet avec un château central flanqué de deux constructions latérales, qu'on lui demande de modifier, et qui, malgré l'intervention du comte de Nieuwerkeke, n'est pas approuvé. Trois autres projets ne seront pas davantage approuvés. En fait, ce que la commission des trois grands architectes parisiens - Henri Labrouste, Victor Balard et Léon Vaudoyer - lui reprochent, c'est de ne pas être architecte - rejet sans appel. Or, un nouveau maire, M. Onfray, se tourne vers Henri Espérandieu (1829-1874), nîmois, protestant, élève de Vaudoyer et architecte de Notre-Dame de la Garde. Le 7 avril 1862, la Ville accepte son projet. Bartholdi porte plainte pour plagiat, arguant qu'Espérandieu s'est inspiré de son projet, et n'acceptant pas qu'on lui dénie la qualité d'architecte. Il va d'instance en instance, ne voulant pas s'avouer vaincu.

Henri Espérandieu meurt et est enseveli à Nîmes, mais Bartholdi continue son combat, exigeant que son nom figure sur la plaque du Palais : recours devant le Tribunal d'Aix, pourvoi en Cassation, mais décision défavorable, qui intervient trois mois après sa mort. Et le plus triste pour sa mémoire, c'est qu'à l'occasion du centenaire du Palais Longchamp, en juin 1969, aucun discours officiel, notamment celui du maire Gaston Defferre, ne le cite.

1870

Un événement tragique va modifier le cours de son existence : le 14 septembre 1870, un corps badois passe le Rhin et marche sur Colmar. C'est pour Auguste Bartholdi, capitaine adjudant-major de la garde nationale, le début d'une épopée. Muni d'un décret signé par Gambetta, il est délégué près le général Garibaldi avec le titre de chef d'escadron de son état-major. Il suivra pendant cinq mois le vieux général, jusqu'à ce que le 24 février 1871, il soit rendu à ses foyers.

L'Alsace est perdue et, symbole de cette perte, Emile Küss, le dernier maire de Strasbourg, au moment de remettre son mandat devant l'Assemblée réunie à Bordeaux, s'effondre, foudroyé par une apoplexie.

Sculpteur de l'Alsace meurtrie, défenseur de Colmar et aide de camp de Garibaldi, Bartholdi va devenir une sorte d'icône de la reconquête, qu'en réalité, il n'est pas. Les sculptures réalisées après la guerre, la *Malédiction de l'Alsace* ou la *Suisse secourant les douleurs de Strasbourg* ou même le *Lion*, expriment plus l'affliction que la vengeance et sont tout à fait exemptes de nationalisme façon Déroulède. La politique ne l'intéresse pas, même si la République a fini par s'imposer à lui, dans son deuil et dans la mouvance de Gambetta, qui prône "*la nécessité d'attendre dans le calme et la sagesse*". Il est plus pour l'accommodement que pour la confrontation : c'est un trait constant de son caractère.

Le Lion de Belfort

"*Ce site est unique, il faut en tirer parti*", écrit Auguste Bartholdi le 12 août 1872 au maire de Belfort, qui l'avait sollicité, au début de l'année, pour un mémorial en l'honneur des victimes du siège soutenu par Belfort pendant la guerre de 1870. Le 4 mai, "le Journal de Belfort et du Haut-Rhin" annonce que "*M. Bartholdi a offert de faire exécuter en haut relief un lion monumental sur la paroi verticale du château*". Plusieurs projets aboutiront au modèle définitif, celui d'un animal qui gagnera, avec le temps, de plus en plus en sérénité. Commencé en 1875, "*le Lion*" constitué de pierres dégrossies de grès rose, sera installé sur sa base en septembre 1879. Bartholdi vint lui-même diriger les travaux de finition du monument qui mesure 11 mètres de haut sur 22 mètres de large. La célébrité du *Lion* fut immédiate, tellement lié à la nature physique de la ville, qu'il en devint son symbole identitaire⁽⁸⁾. C'est le seul monument que n'éclipse pas la *Statue de la Liberté*. Il vaudra à son auteur d'être promu officier de la Légion d'Honneur.

Auguste Bartholdi est-il, comme on a pu l'écrire, "un républicain de raison" ?

C'est en tout cas, le parcours classique du républicain qu'il suit en intégrant le 14 octobre 1875, en même temps que son vieil ami Alexandre Chatrian, la loge Alsace-Lorraine, qui rassemble des Français de l'Est, heureux de se retrouver pour pleurer, regretter, espérer ensemble... Toutes de sortes de professions s'y retrouvent. Bartholdi y côtoie Jules Ferry, Savorgnan de Brazza, Jean Macé et le capitaine Joffre. Il ne sera pas très assidu, mais "Miss Liberty" lui donnera l'occasion de faire plusieurs interventions.

Cette initiation nous ramène aux origines de la *Statue de la Liberté*, et à un événement fondateur : la constitution de l'*Union Franco-Américaine*, et aux implications de la franc-maçonnerie dans l'exécution de la fameuse statue, selon certains spécialistes du sculpteur.

Selon Bartholdi lui-même, qui évoque cette origine, en 1885, dans une brochure éditée par la *North American Review* et destinée à être vendue au profit du financement du socle de la statue, l'idée d'un monument commémoratif de l'Indépendance des Etats-Unis fut évoquée par Edouard de Laboulaye (1811-1883), parlementaire, professeur de droit constitutionnel, un des rédacteurs de la constitution de la III^e République, au cours d'un dîner à Glatigny, près de Versailles, en devisant avec ses hôtes, l'historien Henri Martin ou Charles de Rémusat, qui avait épousé une petite-fille de La Fayette, tous libéraux et américophiles de l'histoire et des institutions des Etats-Unis.

“*Si jamais un monument était érigé en Amérique en souvenir de son indépendance, il me semblerait tout naturel qu'il fut érigé par un effort commun des deux nations*”, cite, de mémoire, Bartholdi, dans la brochure citée plus haut.

Mais il est généralement admis aujourd'hui, que les premières esquisses de la future statue de la Liberté, furent modelées par Bartholdi après l'échec du phare destiné à la ville de Suez, sans qu'on en ait aucune certitude.

Toujours est-il que c'est “*après la guerre, lassé de tout et retrouvant (son) pays natal prussifié, (qu'il a) résolu de faire un voyage aux Etats-Unis, où l'on (lui) avait proposé depuis longtemps de venir pour des travaux d'art*”⁽⁹⁾. Et il écrira à Laboulaye : “*J'espère surtout arriver à la réalisation de mon projet de monument en l'honneur de l'Indépendance*”.

21 juin 1871 : après onze jours de navigation sur le *Pereire*, Bartholdi doit faire face au plus grand challenge de sa carrière : *convaincre un pays où il n'a jamais mis les pieds de construire un colosse*⁽¹⁰⁾, Tout en ajoutant avec réalisme : “*Si la réalisation est trop difficile, je n'ai pas l'intention de persévérer*”.

Dès son arrivée, il repère dans la rade un rocher ceint de fortifications, *Bedloe's Island*, aujourd'hui Liberty Island, l'emplacement idéal pour la future statue. Avant de reprendre le bateau le 7 octobre, il passera cinq mois à parcourir les Etats-Unis d'Est en Ouest pour intéresser diverses personnalités, au premier rang desquelles le Président Grant, à son projet, et nouer des relations utiles comme avec Richard Butler, futur directeur du Met, ou le peintre d'origine française La Farge à Newport, chez qui il fait une maquette de sa statue. Le modèle définitif n'est pas arrêté, mais le montage financier l'est déjà : la statue sera offerte par la France, l'Amérique ne subvenant qu'aux dépenses du piédestal. C'est alors qu'intervient l'*Union Franco-Américaine*, représentée par deux comités : le “Comité français” présidé d'abord par Edouard Laboulaye, remplacé, après sa mort en 1883, par Ferdinand de Lesseps, et le “Comité américain”, présidé par William Maxwell Evarts, à New York, le colonel John Wein Forney, à Philadelphie et le banquier Nathan Appleton, à Boston. Cette Union a pour mission de recueillir des souscriptions, par tous les moyens qu'elle jugera utile, d'abord par la presse, qui dès 1875, dans, *l'Illustration* et *Le Journal illustré*, diffuse la première image de la *Liberté*. La collecte des fonds se révélera extrêmement difficile, malgré le caractère si exceptionnel du projet, “*un monstre à la Jules Verne*”, malgré, en France, les concerts, les dîners de gala, des manifestations de tous genres, et encore plus aux Etats-Unis, où, devant le peu d'enthousiasme de la population et le peu d'aide du gouvernement, le comité déployait des trésors d'imagination pour recueillir des fonds pour le socle : boîtes dans les postes, péage sur le pont de Brooklyn, jolies gravures, livres

d'enfants.. Même un recueil de poèmes et de prose de Constance Cary Harrison, romancière célèbre, vendu aux enchères . Et l'échéance est l'année 1876, ce qui semble bien irréaliste.

La situation était critique jusqu'à ce que Joseph Pulitzer, le magnat de la presse entre en scène, et par la mise en place d'un corps de collecteurs de fonds, arrive, en dernière minute au résultat espéré.

“Les travaux de confection de la statue s'effectuèrent dans les ateliers de “Plomberie et Cuivrierie d'art” *Monduit, Gaget, Gauthier et Cie*, puis à compter de 1880, *Monduit et Béchet - Gaget Gauthier successeurs*, et ce entre 1875 et 1884. Constituée d'une enveloppe d'environ 300 feuilles de cuivre, de 0,80 à 3,00 mm, martelées, rivetées et suspendues à une armature métallique interne, la statue d'un poids de 254 000 kg, atteindra 46,05 m de hauteur (avec le piédestal 73,25m). Une œuvre qu'on ne peut comparer qu'à des ponts ou des buildings. Cette grande consommation de cuivre aurait pu coûter une fortune si un industriel, amateur d'art, spécialisé dans la production du cuivre, n'avait pas fait don à Bartholdi de l'ensemble des feuilles de cuivre habillant la statue.

Devant l'ampleur du chantier et les problèmes techniques complexes qu'il posait, Auguste Bartholdi dut faire appel à un architecte rompu à ces problèmes techniques, en particulier celui de la stabilité du futur colosse : ce sera Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879). C'est à lui qu'on doit les plis de la draperie, pour accroître la rigidité du cuivre, puis à l'intérieur de la statue, un système de compartiments cloisonnés, remplis de sable, jusqu'aux hanches, et au-delà une armature métallique.

Mais Viollet-le-Duc meurt en 1879, et est remplacé par Gustave Eiffel (1832-1923) qui va utiliser une technologie révolutionnaire ; par Eiffel, plus intéressé par les projets scientifiques que par les performances flamboyantes, on peut dire que Bartholdi fait entrer le viaduc de Garabit dans son œuvre : Maurice Kœchlin (1856-1946), à qui Eiffel, confie l'étude, conçoit une ossature à laquelle l'enveloppe de cuivre est suspendue.

1876. l'Exposition universelle de Philadelphie est le centre des arts et de la technologie : Graham Bell expose son téléphone, Heinz son Ketchup, et c'est le moment de dévoiler le premier morceau achevé : le bras brandissant le flambeau. Bien qu'il arrive à la fin de l'exposition, en septembre, alors que Bartholdi est là depuis mai, c'est un succès, qui rapporte quelque peu, avant que les New Yorkais puissent s'attrouper devant lui, dans Madison Square. Le 26 janvier 1877, Bartholdi ne repart pas seul : en décembre, il a fait un mariage rocambolesque chez son ami La Harpe à Newport, qui, convenance oblige, a fait passer pour sa nièce Jeanne Emilie de Puyieux, aux origines incertaines. Le plus facile n'a pas été d'annoncer ce mariage à Charlotte...

Pendant huit ans, Bartholdi va être accaparé par le chantier de construction de la statue de la Liberté, tout en achevant *le Lion* et en réalisant la statue de *Rouget de Lisle*, à Lons-le-Saulnier. En 1882, dans son souci de communiquer, le sculpteur commence à préparer l'ouverture de l'atelier au public. D'autant plus que rue de Chazelles, on voit percer de plus en plus la silhouette de cet étrange personnage. Un dessin de Claverie, d'après une photographie, couvre une page entière de *l'Illustration* le 5 avril 1884, un mois après la visite du Président de la République, Jules Grévy. C'est dans cet état que Victor Hugo viendra la voir, déclarant à la sortie de l'atelier : “*C'est superbe*”

Le 4 juillet 1884, Ferdinand de Lesseps remet officiellement la statue à M. Morton, ambassadeur des Etats-Unis.

La première pierre du piédestal est posée le 6 août 1884, en présence de William Brodie, Grand Maître de la grande loge de NYC, qui y déposa une boîte en cuivre, à l'intérieur de laquelle le comité avait placé une copie de la Constitution et de la Déclaration d'Indépendance, la liste de la Grande Loge, les journaux de New York du jour, le discours d'adieu de George Washington, une pièce représentant le successeur de George Washington, la médaille commémorative du placement de l'obélisque à Central Park, un tableau de Bartholdi.

Quant à la statue, elle est prête à partir. Il faudra trois mois pour la démonter et la mettre dans 220 caisses à claire-voie de 4 m × 2,50 plus 36 caisses de rivets, rondelles et boulons. Chargée à Rouen sur la corvette *l'Isère* le 22 mai 1885, elle arrive à New York le 17 juin.

le 31 octobre 1885, à bord du *Saint-Laurent*, Bartholdi, accompagné de Jeanne, entreprend un nouveau voyage pour voir les travaux du piédestal, enfin financé, et, avec le général Stone, la question du montage de la statue. Il quitte l'Amérique le 25 novembre : le montage se fera sans lui.

Dernier voyage en 1886 : L'inauguration de la statue a lieu le 28 octobre, par un temps épouvantable et un brouillard si épais qu'on ne voit pas la statue de Brooklyn ou même de Battery. La Bourse, les écoles sont fermées, les maisons éclairées, on n'a pas vu autant de monde depuis les funérailles du Général Grant en 1885. La foule arrive du New Jersey par train, ferry, voiture à cheval, le petit commerce fait feu de tout bois : médaille de Liberty, litho du général Grant, gravure du pont de Brooklyn, il y a cinq mille invités, un défilé naval de trois cents bateaux, parade militaire, les délégations françaises et américaines, le Président Cleveland, pour la France les députés Spuller et Desmons, le révérend Storrs, chargé de la prière d'ouverture, et les Bartholdi, Auguste, qui au bord des larmes, dévoile la tête de la statue : "J'ai réalisé mon rêve. Elle vivra pour *l'éternité*".

Les jours suivants ne seront que festivités et hommages divers. Parmi ceux-ci, la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur, que lui remet Ferdinand de Lesseps.

Epuisés, Auguste et Emilie rentrèrent en France le 13 novembre.

On passera sur les commentaires mesurés de la presse. Pour les Américains, bellicisme, pour les Anglais, ironie (Auguste veut rivaliser avec la statue d'Arminius, sur le sommet de la Grotenburg, en Westphalie, en 1875). Plus favorables en France, mais un autre symbole s'impose : la Tour Eiffel...et Bartholdi n'aura plus de projets grandioses.

Cette *Statue de la Liberté* donnera lieu à une infinité d'interprétations : tournée vers la France, elle évoque l'épopée de La Fayette et l'accueil des immigrants." *L'ultime et posthume victoire de Bartholdi est d'avoir réussi à faire que les Américains, après avoir boudé son œuvre, l'ont incorporée comme symbole vécu et non officiel de leur patrie*". Sa victoire posthume, c'est que son œuvre soit devenue l'image universelle de la liberté, même quand son visage est détourné, comme sur la place Tien an Men en juin 1989, en déesse de la démocratie.

Les années 1890 marquent pour Auguste la fin d'une époque : Charlotte meurt dans ses bras, à Paris, en novembre 1891 et le percement du boulevard Raspail entraîne la destruction de sa maison rue Vavin. Il emménage dans un bel hôtel particulier 82 rue d'Assas.

Toujours enthousiasmé par les sujets patriotiques, ayant renoncé à exposer aux Etats-Unis, qu'il trouve peu reconnaissants, il multiplie les œuvres sur ce thème, la dernière œuvre étant le *monument funéraire au Sergent Hoff*, qui s'est illustré pendant le siège de Paris, au cimetière Montparnasse.

Auguste Bartholdi meurt le 4 octobre 1904. Un hommage militaire lui est rendu. Un cortège se forme le long du Luxembourg. En tête, la délégation de Colmar, puis une représentation des corps constitués, des artistes, des amis, Gustave Eiffel, Jules Clarétie, Camille Flammarion... il est enseveli au cimetière Montparnasse sous le monument funéraire qu'il a conçu, emprunté au projet de *mémorial des soldats français morts à Schinznach*, présenté au Salon de 1899. De nombreux discours, évoquant le *Lion* et la *Liberté* sont prononcés. Mais il est difficile alors d'imaginer que la *Liberté* deviendrait une icône mondiale.

Jeanne-Emilie Bartholdi meurt à Paris le 12 octobre 1914. Le 26 mai 1907, en sa présence, avait été inauguré, parc du Château d'Eau, à Colmar, un monument commémoratif d'Auguste Bartholdi, financé par une souscription internationale, et conçu par Hubert Louis-Noël, un disciple de Bartholdi, inscrivant le sculpteur dans la lignée des grandes figures locales que son art avait célébré.

Le 25 juin 1907, par devant M^o Kubler, notaire, elle avait fait don à la Ville de Colmar de la maison du 30 rue des Marchands, avec tout son contenu, tel qu'il se composerait à sa mort. Devait suivre, en 1909, un certain nombre d'objets d'art ou fonds d'atelier de la rue d'Assas, devant constituer un "Musée Bartholdi". Jeanne-Emilie avait stipulé, en faisant ces dons que "*la personne chargée de la conservation du musée devra toujours être de religion protestante et alsacienne-lorraine née en Alsace-Lorraine de parents également d'origine alsacienne-lorraine et en premier colmarien*".

Le musée sera inauguré le 18 novembre 1922, puis après sa fermeture en 1960, rouvert et complètement transformé en 1979, contribuant ainsi au rayonnement de l'œuvre et du nom de Bartholdi.

En faisant ce legs à la Ville de Colmar, Jeanne-Emilie Bartholdi avait répondu au vœu de l'artiste qui souhaitait laisser à sa ville natale son empreinte la plus profonde.

NOTES

- (1) HARGROVE June, *Les statues de Paris*, in *Les Lieux de Mémoire*, T.2.
- (2) HUEBER Régis, *La Liberté éclairant le monde, simulacre d'Isis ?*
- (3) Il signera sous le pseudonyme d'Amilcar Hasenfratz, les huiles orientalistes exposées au Salon de 1857.
- (4) Ornée du bronze : "Les grands soutiens du monde : Justice, Travail et Patrie".
- (5) Carnets de Charlotte Bartholdi (6 avril 1851) - Musée Bartholdi, Colmar.

- (6) BURTY Philippe (1830-1890), critique d'art - collectionneur.
- (7) Dont ceux du temple de Philae.
- (8) *Le Lion* de la place Denfert-Rochereau a été installé en 1880 - En plaques de cuivre repoussé.
- (9) Lettre de Bartholdi à Jules Mathé, maire d'Avallon, citée par Robert Belot et Daniel Bermond dans "*Bartholdi*".
- (10) MITCHELL Elizabeth, *Liberty's TORCH*.

BIBLIOGRAPHIE

BELOT Robert et BERMOND Daniel, *BARTHOLDI*, Perrin, 2004.

BARTHOLDI en Egypte et au Yemen, Ville de Belfort, Editions Snoeck, Courtrai (B), 2012.

MITCHELL Elizabeth, *Liberty's TORCH*, Grove Press, New York, 2014.

LA SCULPTURE AU XIX^e siècle - Mélanges pour Anne Pinget, Editions Nicolas Chaudun, 2008.